

VARIA

coordination, Arnaud Mercier

Juremir Machado da Silva

Juremir Machado da Silva
Université Catholique du Rio Grande du Sud, Porto Alegre, Brésil

LULA, LA MACHINE À COMMUNIQUER

Le président brésilien Lula parle beaucoup. Selon ses adversaires, il parle même trop. Selon ses amis, il parle juste. Selon les défenseurs de la pureté de la grammaire de la langue portugaise, il parle mal. Selon des grammairiens plus modernes, il parle avec efficacité et c'est cela qui compte vraiment. Il parle de tout, y compris de lui-même, et il fait parler de lui. Il a toujours une phrase inattendue et drôle pour chaque situation embarrassante ou trop solennelle. Il n'a pas froid aux yeux. Il excelle dans les métaphores sportives. Le football est son terrain de prédilection où il puise des idées et des images pour donner une couleur et une chair quotidiennes à ses pensées politiques, sociales et économiques. Lula est un paradoxe. On dit qu'il ne sait pas parler. Mais il communique comme personne. On dit dans les rues qu'il est un monstre de communication.

Il n'est jamais en reste d'une bonne réplique. Il réagit. Quand la crise américaine a pointé son nez, il l'a minimisée : « Ce sera juste une petite vague sans importance pour le Brésil » (*será apenas uma marolinha*). Quelques mois après, en face de la grosse vague de la crise mondiale, il n'en démord pas : « La vague était un peu plus grande que prévue, mais on sait jongler avec les ondes. » Obligé de choisir entre le Forum social mondial, qui a eu lieu à Belém du Pará, et Davos, il a préféré rester au Brésil entre les siens. Mais il a

réussi à trouver une petite phrase assassine pour les habitués de la petite ville suisse : « La crise a eu quand même un côté positif pour moi. Elle m'a retiré l'obligation d'aller à Davos recevoir les leçons des banquiers de New York, à coups de *power-points*, sur comment gouverner mon pays. »

Pierre Bourdieu avait écrit dans *Ce que parler veut dire* (1982) : « Toute situation linguistique fonctionne donc comme un marché sur lequel le locuteur place ses produits, et le produit qu'il produit pour ce marché dépend de l'anticipation qu'il a des prix que vont recevoir ses produits. » Lula est un produit qui ne cesse de se valoriser grâce à ses boutades. C'est une action qui monte avec les crises. Il a gagné son pari. Dans le temps, il était un locuteur qui essayait de placer des produits linguistiques que l'on écartait tout de suite pour défaut de fabrication. Il parlait mal. Il faisait peur. Il avait un discours qualifié de « radical ». On disait qu'il avait un terrible *look* d'ouvrier communiste et des propositions de syndicaliste borné. On assurait qu'il faisait peur aux enfants et aux vieillards. Leonel Brizola, l'homme politique qui s'était présenté contre lui aux élections, avant de devenir son candidat à la vice-présidence de la République, l'avait surnommé le « crapaud barbu ». Aujourd'hui, Lula ne fait plus peur à personne. C'est ça que regrettent ses anciens amis qui ont quitté le Parti des

Travailleurs (PT) pour s'embarquer dans un nouveau parti, le PSOL.

Le discours de Lula est devenu très acceptable dans le sens pratique de ce que Bourdieu (1982) théorisait : « Un des grands mystères que la socio-linguistique doit résoudre, c'est cette espèce de sens de l'acceptabilité. Nous n'apprenons jamais le langage sans apprendre, en même temps, les conditions d'acceptabilité de ce langage. C'est-à-dire qu'apprendre un langage, c'est apprendre en même temps que ce langage sera payant dans telle ou telle situation. » Lula est devenu légitime. Il a changé son *look*. Il a soigné son langage. Il a blanchi ses dents. Il ne porte maintenant que des costumes sur mesure. Il est devenu élégant. Sa mauvaise humeur est devenue une sorte d'ironie sophistiquée sous une couverture de simplicité et de grâce. Les paroles de Lula font recette.

Il a le sens de la répartie et la capacité d'anticiper. Là encore il fait penser aux propos de Pierre Bourdieu (1982) : « Nous apprenons inséparablement à parler et à évaluer par anticipation le prix que recevra notre langage. » Et encore : « Donc, toute situation linguistique fonctionne comme un marché dans lequel quelque chose s'échange. Ces choses sont bien sûr des mots, mais ces mots ne sont pas seulement faits pour être compris ; le rapport de communication n'est pas un simple rapport de communication, c'est aussi un rapport économique où se joue la valeur de celui qui parle. » La valeur marchande des paroles de Lula s'est envolée. Il ne parle plus, il s'exprime. Il ne fait pas des commentaires, il donne des suggestions. Il ne regarde pas, il fait des observations. Il ne radicalise pas, il parle avec sagesse.

Il a découvert sa « stratégie fatale » : il ne parle plus ; il communique. Ses ennemis l'accusent d'avoir cédé au marketing. Ses amis le voient comme un chef de parti devenu un chef d'État. Jean Baudrillard avait écrit dans *les Stratégies fatales* (1983, p. 192) : « Ce que consacre ce déchaînement de la vérité, ce triomphe de la

sincérité sous toutes ses formes, c'est la fin de l'illusion, de la puissance de l'illusion. » Même quand Lula ment, il transmet une aura de sincérité. Il faut le croire. Il joue la carte de l'émotion. Il se livre sur la chaîne nationale. Le courant passe. Au beau milieu de la pire des crises de son gouvernement, il n'a pas soufflé mot. Quand l'un de ses principaux compagnons de route, le ministre José Dirceu, a été mis dans le collimateur de la corruption, accusé de commander l'achat de voix au Congrès national pour faire passer les projets de son camp, Lula s'est contenté de répéter : « Je ne savais pas », « Je n'étais pas au courant », « J'ignorais tout de cette affaire », « Je n'en savais rien »...

Il n'a pas prononcé de condamnation. Il a finalement laissé tomber son ministre, et encore d'autres. Mais il est sorti intouchable de la crise. Il en est même sorti plus fort et sans état d'âme. Le journaliste Reynaldo Azevedo, l'un des principaux chroniqueurs politiques du pays, qui écrit pour l'hebdomadaire *Veja*, très hostile au PT, a dit dans son blog que Lula, devenu un mythe, se plaçait maintenant au-delà et en deçà de la vérité.

Repenser la communication

Lula a l'appui de la majorité des Brésiliens. Contrairement toutes les prévisions pessimistes, l'économie s'est toujours très bien portée sous ses gouvernements. Il a créé la « Bourse famille », un programme d'aides sociales pour les pauvres. Il a créé le « ProUni », un programme pour accorder des places aux moins favorisés dans les universités privées. Il a réussi à juguler l'inflation. Il ne cesse jamais pour autant de rappeler l'aspect symbolique du fait qu'il est au pouvoir. Il est l'ouvrier modeste devenu président d'un grand pays. Il est l'homme sans diplôme qui a su se hisser au plus haut

niveau grâce à son intelligence et ses deux pieds bien enracinés dans le réel. Il fabrique son mythe. Il précise son rôle : il se présente comme un avant-centre qui ne peut pas rater son coup. Pour lui, comme dans le football, la meilleure défense c'est l'attaque. Il faut pousser. Il faut aller de l'avant. Il faut s'inventer un avenir, tous les jours.

Dominique Wolton, dans *l'Éloge du grand public* (1990, p. 146), avait touché l'essentiel avec beaucoup de sensibilité : « Si la télévision plaît tant, ce n'est pas seulement parce qu'elle diffuse des images, mais aussi parce que le rapport au monde qu'elle symbolise est en "phase" avec une sorte d'attitude culturelle dominante. Être là, présent au monde, mais en pointillé. Jouer sur quelques gammes de curiosité et d'identité. Partir et revenir, se brancher et se débrancher. » Il semble que Lula a appris à jouer sur l'attitude culturelle dominante. Il se fait plaisir à faire écho au discours populaire. Il n'est pas un prédicateur à la Hugo Chávez. Il parle moins. Il parle de toute façon beaucoup. Il profite de toutes les occasions pour envoyer des messages. Il est en phase avec les rues. Il stimule certaines curiosités et fait corps avec le peuple, renouvelant une identité toujours en construction. Il se présente comme une star de télévision brésilienne, en même temps proche et lointain, désiré et désirant.

Il fait des gaffes comme tout le monde. Ses phrases sont célèbres. Au moment de signer le Statut des personnes âgées, il a sorti celle-ci : « Quand vous serez à la retraite, ne restez pas à la maison en train d'encombrer vos familles, cherchez des choses à faire. » Les médias se sont moqués. Les gens ont rigolé. Dans un discours au Club militaire il a tranché : « Il ne suffit pas d'avoir un paquet de soldats et de généraux pour constituer une armée. » Mais, s'il y a des dérapages, il y a aussi des coups mortels. « Je suis arrivé à la présidence pour faire les choses qu'il fallait faire depuis toujours, mais que beaucoup de mes pré-

décesseurs n'ont pas faites par lâcheté », a-t-il dit au journal *Folha de São Paulo*.

Il faut se poser cette question : Lula est-il un nouveau démagogue ? Est-il un pur produit du marketing ? Est-il un homme politique d'un nouveau type ? Est-il la réincarnation du politique dont parle Dominique Wolton dans *l'Autre Mondialisation* ? « On le voit, la question culturelle échappe à l'élite : d'une certaine manière elle se démocratise, se socialise et peut devenir un enjeu politique. La culture n'est plus seulement liée à des territoires, elle peut être en réseaux, appartenir à des groupes particuliers, ou être revendiquée comme un facteur politique. Elle devient plus mobile, dépend d'acteurs économiques, religieux et sociaux. Tout cohabite et tout circule plus vite. Il y a là un élargissement incontestable du sens et des enjeux culturels. Tout ce qui fait sens dans une perception et une interprétation du monde, et qui est partagé par un certain nombre, peut devenir un fait culturel. Tout enjeu culturel peut devenir un enjeu politique. » (Wolton, 2003, p. 51).

Lula est un fait culturel. Il est aussi un fait politique. Il est encore plus un fait politique parce qu'il est un fait culturel. Il est l'homme par lequel le peuple est arrivé au pouvoir. Dans un certain sens, il est comme un totem autour duquel les Brésiliens célèbrent leur identité. Cela ne veut pas dire qu'il doit être au-dessus des critiques. C'est peut-être même le contraire. Mais, en tant que mythe et totem, il devient blindé contre les critiques. Par ailleurs, il possède quelque chose que les élites n'arrivent pas à cerner. Il fait vraiment corps avec les gens de peu. Il vient d'en bas. Il garde en lui les marques de cette culture populaire. Il en est un héritier. Il la socialise à l'envers, il la fait passer ailleurs, il la démocratise, il la donne à voir, il la porte. Il ne cache pas ses origines.

Là est peut-être le secret de sa communion avec le peuple. La culture, comme chacun sait, et il faut le répéter, se fait aussi avec les dents. Il faut manger la table pour bien connaître le goût de la nourriture qui s'y est

imprégnée. Lula est un rongeur de table. Il a fallu qu'il le soit pour survivre et pour monter. La transparence est une simple illusion des ténèbres. Lula se donne à voir au moment même où il cache son jeu. Ainsi, le monde est une aventure de l'imaginaire ou, en somme, une machine à faire des mythes, lesquels peuvent devenir des mites et ronger la structure sociale de haut en bas. Coriace, l'humanité remplace un rêve par un autre, sans jamais les distinguer clairement des cauchemars. Les technologies en sont l'exemple : entre piège et libération elles dérivent dans les esprits assoiffés d'évasion. Lula construit son mythe tandis que les utopies sont rongées par des mites idéologiques. Il est une machine à communiquer. Il se voit et se présente comme la dernière version en date du rêve brésilien. Il se perçoit comme l'imaginaire réalisé.

Michel Maffesoli, dans *le Mystère de la conjonction* (1997, p. 118), parle de la table comme lieu de communication : « En effet, le repas entraîne la communication, mais celle-ci s'enracine souvent dans le conflit, et le repas est aussi conflit. C'est là le sens de la provocation. » On dit que Lula boit trop, qu'il aime trop les barbecues bien arrosés. Pour Lula, la table, ainsi que les pupitres, sont des lieux de communication. Il en profite pour faire de la politique autrement, dans un corps à corps avec des amis, des invités, des hommes politiques. Il peut toucher, donner des accolades, libérer son plaisir tactile. Il a une conception esthétique de la politique dans le sens indiqué par Maffesoli dans *la Transfiguration du politique* (1992, p. 254-255) : « En d'autres termes, cette esthétique est une manière de désigner l'interaction constante, la "co-présence" plus au moins intense qui tend à s'amplifier dans la vie sociale. Tout le contraire donc de l'individualisme et du narcissisme que certains, d'une manière hâtive, croient déceler dans nos sociétés. »

Peut-être que Lula, à sa façon, incarne le retour du nationalisme décrit par Dominique Wolton, dans *l'Éloge*

du grand public, ou la montée de l'identité et de la fierté nationale dans une version expurgée de radicalisme. Une chose est certaine : Lula sait ce que parler veut dire et il dit ce qu'il veut exprimer sans s'embarrasser de la grammaire et en se débarrassant des interdits de la langue comme système de hiérarchie sociale. Avec Lula, il faut repenser la communication. Plus il parle mal, plus il est compris. Plus il communique, plus il s'enracine.

Son deuxième mandat va expirer en 2010. On s'attendait à ce qu'il demande un changement de la Constitution afin de pouvoir exercer un troisième mandat. Il n'en veut pas. Ce serait de la mauvaise propagande pour lui. Il n'accepte pas, même s'il ne l'avoue pas, d'être assimilé à ses amis Hugo Chávez et Evo Morales. C'est là qu'il fait la différence : il joue à gauche, mais il se sent de mieux en mieux au centre, sans renier quelques alliances avec de grandes figures de la droite. José Sarney, l'un des piliers de la dictature militaire, président de la République grâce à la mort de Tancredo Neves, en 1985, est devenu son ami et allié : de quoi faire encore grincer quelques dents marxistes. Lula ne rougit pas. Il s'est même écarté du PT, au moment des affaires de corruption, pour mieux sauvegarder son image.

Il se sent à l'aise partout. Devant les sénateurs et les députés brésiliens, à propos de l'élection de Barack Obama, aux États-Unis, il a tout de suite trouvé le mot juste : « Je pense que nous, les Brésiliens, comme deuxième nation noire du monde, après le Nigeria, nous devons être optimistes, pleins d'espoir et de fierté, car ce n'est pas rien d'élire un Noir pour présider les États-Unis d'Amérique. » Mais, après qu'Obama eut déménagé à la Maison Blanche, Lula a élevé le ton comme s'il était un grand frère : « Pendant les bonnes années de croissance les pays riches ont créé la mondialisation et ils ont beaucoup parlé de libre-échange et de marché. Maintenant qu'ils ont créé aussi une crise, ils ne peuvent pas pratiquer le protectionnisme qui a provoqué tant de dégâts en d'autres moments. » Touché. Tout est dit.

Ce que parler peut toujours cacher

Lula ne cesse pas de parler. Il communique beaucoup. Cela ne veut pas dire qu'il raconte tout. Il a l'art de parler pour cacher ce qui le dérange. Il ne s'est jamais vraiment expliqué sur les affaires de corruption qui ont touché de plein fouet son premier mandat. Il n'a jamais non plus donné des explications sérieuses sur les alliances qu'il a passées avec les barons de la droite contre lesquels il avait mené campagne à bâtons rompus quand il ne rêvait que de prendre d'assaut la moderne Brasília. Lula communique si bien qu'il sait comme personne le moment de changer de sujet, de faire une blague, de parler pour ne rien dire et de dévier l'attention de ce que lui fait mal. Il sait peut-être comme Malagrida, cité par Stendhal, que la parole a été accordée à l'homme afin qu'il cache sa pensée. Diogo Mainardi, le plus féroce critique de Lula, dans une chronique du puissant hebdomadaire *Veja*, trouve que Lula n'a rien à cacher par manque de pensée. Pour Mainardi (2007, p. 127), « le lulisme est une maladie mentale. Qui m'a donné cette piste a été Lula lui-même, il y a deux semaines, dans son discours d'ouverture d'un congrès d'économie solidaire. J'ignore ce qu'est l'économie solidaire. Mais je sais reconnaître un fou quand j'en vois un ».

Les critiques envers Lula ne viennent pas seulement de la droite et des médias. Le dernier en date à attaquer Lula a été le sénateur Jarbas Vasconcelos, membre du Parti du mouvement démocratique brésilien (PMDB), de la base alliée du président de la République. Il a sorti ses armes les plus puissantes contre le gouvernement dans un entretien publié par *Veja* le 15 février 2009. Vasconcelos fut un symbole de la résistance à la dictature, militant dans le MDB (précurseur du PMDB), le seul « parti » d'opposition permis par les militaires. Il a été deux fois gouverneur du Pernambouc, l'État où Lula est né. Il accuse tous les partis politiques brésiliens, y compris le PMDB, d'être embourbés dans

la corruption et dans la médiocrité : « Quand Lula a été élu en 2002 je suis allé à Brasília pour soutenir que le PMDB devait appuyer son gouvernement sans rien demander. Il était essentiel d'appuyer Lula, car il s'était engagé à promouvoir les grandes réformes dont le pays avait tellement besoin. Il avait aussi promis de gouverner au nom de l'éthique. Au cours de son premier mandat, en face des scandales, je me suis aperçu que Lula n'avait aucun vrai engagement vis-à-vis des changements promis ni aucun respect pour l'éthique. Il n'a pas encouragé la réforme des lois du travail ni celle des impôts. Il n'a pas non plus complété la réforme de la sécurité sociale. À mon avis, on a déjà perdu six ans. Le monde a traversé une époque de croissance et d'épanouissement, et Lula n'a pas su en profiter. »

Homme de gauche, Vasconcelos se sent à l'aise pour attaquer Lula : « Le grand mérite de Lula a été d'avoir gardé la politique économique en place. C'est tout. Les routes du pays sont en mauvais état, les aéroports ne sont pas à la hauteur, les ports sont étranglés, le secteur électrique traîne. Notre politique extérieur est une mauvaise blague. Le gouvernement a mis l'éthique de côté et maintenant il n'a comme projet qu'un assemblage de vieux trucs rassemblés à des buts électoraux. C'est un gouvernement médiocre. Le plus grave est que cette médiocrité a contaminé plusieurs secteurs du pays. Le Sénat et la Chambre des députés sont pires maintenant. Lula n'en est pas le seul responsable, mais il est évident que la médiocrité de son gouvernement y apporte son grain de sel. » Vasconcelos n'a pas la langue dans sa poche. Il est habitué à dire ce qu'il pense.

La popularité de Lula (presque 100 % d'opinions favorables au Pernambouc) ne le convainc pas : « Le marketing et l'assistanat de Lula font bouger tout le pays. On peut imaginer ça au Nord-Est, la région la plus pauvre du Brésil. On peut imaginer l'impact de cela au Pernambouc, l'État de Lula. Il a choisi l'option de l'assistanat, ce qui est une clé pour comprendre sa

popularité dans un pays pauvre. La Bourse famille est le plus grand programme officiel d'achat d'électeurs dans le monde entier. [...] La situation immédiate s'est améliorée, mais la misère sociale est toujours la même. »

Son verdict est accablant : « La corruption a toujours existé. Elle n'a pas été inventée par Lula ou par le PT, mais le comportement du gouvernement Lula a contribué à sa banalisation. [...] On s'attendait à ce que l'arrivée d'un ouvrier au pouvoir aide à faire de la politique autrement, étant donné que son parti se présentait comme le champion de l'éthique. Le PT dénonçait tout et promettait, avant d'arriver au pouvoir, de toujours faire la différence. Quand il a laissé tomber son masque, il a ouvert la porte à la corruption. »

Les critiques de Lula l'accusent donc de ne pas avoir un vrai projet de croissance économique pour le Brésil, d'utiliser la Bourse famille pour s'acheter des électeurs et de faire double jeu, faisant semblant d'être de gauche quand cela lui convient, sans se laisser de courtiser la droite. En d'autres termes, Lula serait un arriviste capable de tout faire pour rester au pouvoir. La critique de base la plus fréquente à l'égard de Lula reste cependant la même depuis son apparition dans le paysage politique : il serait presque illettré. Le poète et chroniqueur Ferreira Gullar – une icône de la gauche des « années de plomb » – s'est permis d'écrire dans la *Folha de São Paulo* (15 février 2009) que Lula parle constamment pour ne rien dire : « Il parle, il parle, il parle ; il voyage, il voyage, il voyage ; le reste du temps, il fait de politique. Il y a une complicité bizarre : il fait semblant de gouverner ; la masse fait semblant de le croire. » À propos d'un discours prononcé par Lula dans une école d'un

bidonville, à Rio de Janeiro, Ferreira Gullar a tout simplement noté ceci : « Il n'a pas parlé de l'enseignement, car il ne sait ni lire ni écrire ».

Reinaldo Azevedo, aussi critique de Lula que Diogo Minardi, son ami et collègue dans l'hebdomadaire *Veja*, a écrit dans son blog, en septembre 2007, que Lula et le PT incarnent « l'heure des analphabètes » : « Exalter les gloires supposées de l'économie brésilienne comme si elles étaient l'autre face du Brésil correspond à flirter avec la dictature. Dans ce cas concret, avec la dictature luliste. C'est une affaire de cons. » Lula ne se laisse pas impressionner par ceux qui se moquent de lui à cause de son prétendu illettrisme. Quand il a été installé à son fauteuil de président la première fois, en 2002, il a même fait une blague à la cérémonie de passation de pouvoir : « C'est mon premier diplôme de président de la République », a-t-il dit, arrachant des fous rires.

On pourrait enfilet des statistiques pour montrer la compétence de Lula. L'économie, malgré la crise internationale, marche bien. L'exclusion sociale a diminué, même si l'écart entre les riches et les plus pauvres reste énorme. Tout cela est vrai. Le plus important est ailleurs : c'est le paradoxe Lula. On continue à dire qu'il ne sait pas parler. Il continue à exceller dans sa capacité quotidienne de communication. À quelques-uns de ses critiques, il a cité les vers ironiques et délicieusement ambigus du poète brésilien Mario Quintana : « *Eles passarão* » [ce qui signifie à la fois « ils passeront » et « eux, comme un gros oiseau »] « *Eu passarinho* » [« moi, un petit oiseau s'envolant facilement »]. En d'autres termes, ils disparaîtront lourdement, tandis que moi, Lula, je continuerai à planer comme un colibri.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRILLARD, J., *Le Pacte de lucidité, l'intelligence du mal*, Paris, Galilée, 2004.
– *Les Stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983.
- BOURDIEU, P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982
- DEBORD, G., *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996.
- FLICHY, P., *L'Imaginaire d'Internet*, Paris, La Découverte, 2001.
- LIPOVETSKY, G., *Les Temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004.
- MAFFESOLI, M., *Le Mystère de la conjonction*, Paris, Fata Morgana, 1997.
- *La Transfiguration du politique : la tribalisation du monde*, Paris, Grasset, 1992.
- MAINARDI, D., *Lula é minba anta*, Rio de Janeiro, Record, 2007.
- MORIN, E., *Les Stars*, Paris, Seuil, 1972.
- VIRILIO, P., *Vitesse et politique*, Paris, Galilée, 1977.
- WINKIN, Y. (dir.). *La Nouvelle Communication*, Paris, Seuil, 1981.
- WOLTON, D., *L'Autre Mondialisation*, Paris, Flammarion, 2003.
– *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997.
– *L'Éloge du grand public : une théorie critique de la télévision*, Paris, Flammarion, 1990.